atlantis

Louis Charbonneau-Lassay

Articles pour la revue *Atlantis*

1929-1937

Table des articles.

La Triple-Enceinte dans l'emblématique chrétienne

J'aurais vraiment, cher Monsieur, bien mauvaise grâce à me dérober devant la question dont vous-voulez bien m'honorer, relativement à la signification que la pensée chrétienne a jadis attachée à l'antique emblème de la Triple-Enceinte.

Le sens de ce symbole, sur les menhirs de Suèvres (Orléanais) et de Kermaria (Bretagne), ainsi que sur tous autres mégalithes, nous échappera sans doute toujours ; pour les époques druidique et gallo-romaine, avec prolongement sur les siècles suivants, ce que vous en avez dit dans *Atlantis*[1], ce que M. R. Guénon en a dit de son côté, dans *Le Voile d'Isis*[2], à savoir, notamment, que ces enceintes, avec leurs avenues d'accès, représentaient une succession de trois principaux degrés d'initiation, me semble parfaitement acceptable.

Il ne me paraîtrait même aucunement surprenant de constater des traces de ce symbolisme, en marge du sens spécifiquement chrétien, dans tel ou tel milieu de la société catholique, durant tout le Moyen-Âge. En effet, pendant cette période, la vie de tout l'organisme social n'a-t-elle pas reposé sur des initiations successives, souvent marquées, à chaque échelon, par des cérémonies rituelles ? Ainsi, le sacerdoce, le monachisme, la chevalerie, les universités, les cénacles d'alchimistes, les groupements d'hermétistes chrétiens, plus ou moins orthodoxes, les corporations artisanales, industrielles ou agricoles, la batellerie, voire la truanderie elle-même, étaient ritualisés.

Tous ces groupements divers, qui ont vécu aux plus beaux temps de l'idéalisme, ont eu leurs emblèmes figurés, leur héraldique, dont l'origine fut presque toujours d'ordre religieux. Le Christianisme créa beaucoup de ces emblèmes, comme il avait fait, dès sa naissance, pour exprimer mystérieusement ses dogmes et sa doctrine ; mais, pour l'un et l'autre usage, il accepta préalablement, et adapta à ses croyances et à ses mœurs, tous les symboles des cultes qui l'ont précédé et qui pouvaient permettre cette adaptation, soit par leurs significations déjà acquises, soit par de nouveaux sens que leurs formes se prêtaient à exprimer.

Pourquoi le symbole de la Triple-Enceinte, que vous avez relevé sur les mégalithes des Gaules et sur le Parthénon, sur des objets romains usuels, aurait-il été mis au rebut par l'emblématique chrétienne ? En fait, nous savons qu'il n'en fut

[1] *Atlantis*, n° 10, juillet-août 1928, *L'emblème symbolique des Trois-Enceintes*. — *Ibid*., n° 11, *L'emblème des Trois-Enceintes*. — *Ibid*., n° 17, *Les Trois-Enceintes*.
[2] *Le Voile d'Isis*, t. XXXIV, n° 114, juin 1929, *La Triple-Enceinte druidique*.

rien, puisque la Triple-Enceinte existe sur des églises séculières ou monastiques et sur des objets religieux ; disons seulement qu'elle entre dans cette catégorie de symboles que la « nescience » actuelle ne comprend plus, ou qu'elle ignore totalement.

Le dessin de la Triple-Enceinte que vous avez relevé sur le Parthénon et celui de la gravure que vous avez reproduite[1], qui prétend représenter le temple de Poséidon, rappellent à ma pensée le *Tableau de la vie humaine* que le philosophe grec Cébès, l'ami de Platon, nous a tracé, au Ve siècle avant notre ère, et qui débute ainsi :

« Nous nous promenions dans le temple de Saturne, et nous considérions divers présents qu'on y avait offerts. Il y avait, à l'entrée du temple, un tableau qui représentait des fables toutes particulières, et dont le dessin était étrange. Nous ne pûmes jamais comprendre ce que c'était, ni d'où on les avait tirées. Ce tableau ne représentait proprement ni une ville, ni un camp. C'était une espèce d'enceinte qui en renfermait deux autres, l'une plus grande, l'autre plus petite. Il y avait une porte au-devant de la première enceinte, une foule de peuple entourait cette porte, et l'on voyait, au-dedans de l'enceinte, une grande multitude de femmes[2] ».

Cébès et son compagnon ne comprenaient pas le sujet du mystérieux tableau, mais un vieillard vénérable, « disciple de Pythagore et de Parménide », leur dit que ces trois enceintes étaient les images de la vie humaine, et, successivement, il leur expliqua que les personnes représentées dans chacune d'elles figuraient les vertus et les vices des hommes.

Dans la première étaient : l'*Imposture*, l'*Erreur*, l'*Ignorance*, les *Opinions*, les *Convoitises*, les *Voluptés*, la *Fortune*. Dans la seconde enceinte : l'*Incontinence*, la *Débauche*, l'*Avidité*, la *Flatterie* ; dans un autre groupe, la *Punition*, le *Châtiment*, la *Tristesse*, le *Chagrin*, la *Douleur*, les *Lamentations*, la *Désolation* ; mais, après ce piteux cortège, se présentaient enfin le *Repentir* et la *Pénitence*, qui conduisaient vers la *Volonté*, la *Croyance*, l'*Instruction*, le *Savoir*, la *Continence*, la *Patience*.

Et, dans la dernière enceinte, on rencontrait la *Vérité*, la *Persuasion*, la *Confiance*, la *Sécurité*, la *Science*, la *Force*, l'*Honnêteté*, la *Tempérance*, la *Modestie*, la *Liberté*, et la *Douceur*. Et ces vertus, pour lui présenter les hommes sages, entouraient leur mère, la *Félicité*, qui trônait au centre de ce séjour de la *Véritable Doctrine*.

Ce n'est là, sans doute, que l'extériorisation d'une méditation personnelle de Cébès, à moins que ce ne soit un écho des dissertations de l'entourage de Platon, dont il était l'un des intimes. Ce n'est certainement pas le sens primitif de l'emblème.

---

[1] In *Atlantis*, n° 10, juillet-août 1928, p. 106.
[2] Pensées *de Marc-Aurèle-Antoine, suivies du Manuel d'Epictète et du tableau de Cébès*. Traduction de P. Gommelin, éd. Garnier, p. 317 et suiv.

Une autre conception, relative à la Triple-Enceinte, dont le point de départ peut être bien ancien aussi, et qui ne se rattache à celle, plus philosophique, de Cébès, que par son application à l'existence humaine, fait du vieil emblème, non l'image de la vie morale de l'homme, mais celle de sa vie physique : la plus grande enceinte était l'image de sa jeunesse, la seconde, celle de son âge mûr, la troisième figurant sa vieillesse, et le point central, sa mort. Ainsi, la vie s'en va, se rétrécissant toujours, jusqu'à ce que l'âme soit libérée de sa gaine charnelle.

Vous avez, beaucoup trop élogieusement pour moi, reproduit dans *Atlantis* le passage de la lettre, dans laquelle je vous disais que je ne serais pas surpris d'apprendre que les premiers chrétiens avaient fait de la Triple-Enceinte l'une des images de la Jérusalem Céleste, encore que cette idéale Cité de Paradis ait reçu, dans l'iconographie chrétienne, un autre symbole linéaire précis, que de doctes auteurs du premier millénaire de notre ère nous ont fait connaître. Mais l'emblème qui nous occupe a eu, dans la mystique d'autrefois, de toutes autres significations. Les présentes lignes ne vous apprendront pas que de singulières circonstances m'ont permis d'avoir, sur plusieurs groupements hermético-mystiques du Moyen-Âge, et sur leurs doctrines et pratiques symboliques, une source d'information qui ne relève pas de l'ordinaire domaine de la bibliographie et qui est, pour le moins, tout aussi sûre.

Or, la Triple-Enceinte s'y présente, tout d'abord, comme l'idéogramme de la portée de la Rédemption sur le plan universel.

Chacun sait que, dans l'hermétique générale de l'Occident et dans la symbolique chrétienne des figures géométriques, le Carré représente le Monde, qu'il est littéralement la *Mappa mundi*, la « nappe du monde », notre «mappemonde », le planisphère terrestre et céleste. Cela étant, trois carrés inscrits l'un dans l'autre, avec centre unique, c'est-à-dire formant un seul et même ensemble, représentent les trois Mondes de l'Encyclopédie du Moyen-Âge, le *Monde terrestre* où nous vivons, le *Monde firmamental* où les astres promènent leurs globes radieux sur d'immuables itinéraires de gloire, enfin le *Monde céleste et divin* où Dieu réside et, avec Lui, les purs Esprits.

Or, dans les siècles qui suivirent la paix que Constantin donna, en 313, à l'Église du Christ, la question se posa, parmi les théologiens chrétiens, de savoir quelle est, dans le Cosmos universel, la portée efficace de l'effusion du Sang divin répandu pour le monde, au sommet du Calvaire ; et l'opinion presque unanimement admise par eux fut que, si Dieu a créé, sur d'autres planètes que la nôtre, des êtres vivants, intelligents et raisonnables, donc responsables, la Passion du Christ a dû mériter pour eux un afflux de grâces divines, qui leur sont départies selon le mode, inconnu de nous, qu'il plait à Dieu d'adopter.

Nous avons un reflet de cette théorie dans une hymne célèbre de l'évêque-poète de Poitiers, saint Fortunat (VIe siècle) le *Pange lingua gloriosi lauream certaminis*, que l'Église latine a fait entrer dans sa liturgie officielle du Vendredi-Saint :

Felle potus, ecce languet ;
Spina, clavi, lancea
Mite corpus perforarunt :
Unda manat et cruor,
Terra, pontus, astra, mundus,
Quo lavantur flumine.

(Il a langui, abreuvé de fiel ;
Les épines, les clous, la lance,
Ont percé son corps.
L'eau et le sang coulent de son côté.
La Terre, la Mer, les Astres, le Monde,
Sont lavés dans ce Fleuve).

L'antique emblème des Trois-Enceintes se prêtait admirablement au symbolisme de la portée rédemptrice : la croix, qui le traverse aux deux-tiers, y figure l'efficacité directe du sacrifice du Calvaire sur le monde terrestre et sur le monde astronomique, mais s'arrête au seuil du monde angélique et divin, qui n'a pas eu besoin de rédemption (*Fig*. II B).

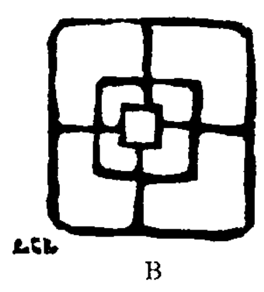


Fig. II B — La Triple-Enceinte, graffite des Templiers, au donjon du château de Chinon, 1308.

Quand les trois enceintes concentriques sont orbiculaires, le symbolisme reste le même ; seulement, au lieu d'être assis sur la forme angulaire de la *Mappa mundi*, il est basé sur la sphéricité du globe terrestre et sur le développement circulaire de la ligne d'horizon, qui ferme, pour nous, le monde des astres ; le monde divin, lui, peut s'accommoder de toutes les formes régulièrement tracées.

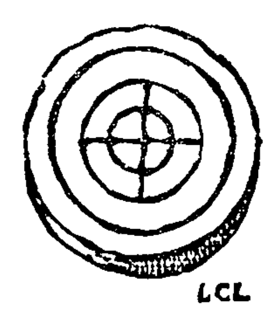


Fig. I — Disque funéraire en os, provenant d'une sépulture mérovingienne d'Amailloux (Deux-Sèvres).

Sur un disque funéraire, en os, de l'époque mérovingienne (*Fig*. I), recueilli par M. l'abbé Courteau, curé d'Adilly, la croix, au contraire, s'étend sur le petit cercle du milieu et sur le second, mais non sur le troisième, plus vaste que les deux autres. Il semble que le symbolisme soit ainsi plus logique, la terre étant petite, le firmament beaucoup plus grand qu'elle, et l'un et l'autre, l'un contenant l'autre, n'étant que comme des grains de poussière dans la main du Tout-Puissant, dont la demeure est l'Immensité sans fin[1]. Plus logique, en effet, cette forme, qui opère au rebours de la première, est plus rare aussi pourtant, dans l'iconographie, parce qu'aux yeux de nos pères une tare grave la disqualifiait, si l'on peut dire : c'est qu'elle n'est pas, dans son intégralité linéaire, le traditionnel et multiséculaire emblème de la Triple-Enceinte. Elle n'est que l'une de ses diverses variantes ou dégénérescences, plus compréhensible toutefois que certaines autres, que celle, par exemple, du château de Chinon, que vous avez reproduite dans *Atlantis*, d'après ma notice sur les graffites des Templiers, et dont je ne comprends pas absolument les traits curvilignes (*Fig*. II A).

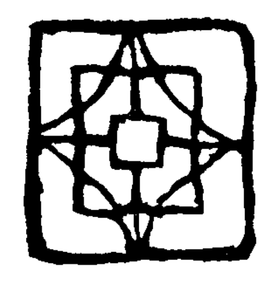


Fig. II A — La Triple-Enceinte, graffite des Templiers, au donjon du château de Chinon, 1308.

Il y a trois ans, les cultivateurs qui habitent les ruines de l'Abbaye de Seuilly, en Touraine, — où Rabelais demeura —, mirent à jour les dernières assises d'une chapelle du XIVe siècle, je crois, située derrière les bâtiments actuellement habités ; sur l'une des pierres de cet édifice, j'ai relevé le graffite très net des Trois-Enceintes, établies sur un plan octogonal qui rappelle beaucoup celui de plusieurs baptistères antiques[2] ; et, chose remarquable, les « avenues » du vieux symbole préchrétien sont, cette fois, nettement remplacées par la croix (*Fig*. III).

[1] Conforme, en abrégé, aux cercles universels de la « disposition du Monde », du *Kalendrier des Bergiers*, de 1480, éditions Payot, p. E. XXXV.

[2] Voir notamment les plans des baptistères du Latran, à Rome, et d'Albenga, en Italie (cf. Dom H. Leclercq, *Dict. Arch. Chrét*., t. II, vol. I, col. 419 et 422). Et aussi la cuve baptismale de Timgad (cf. Alb. Ballu, *Les Ruines de Timgad*, p. 42-43).

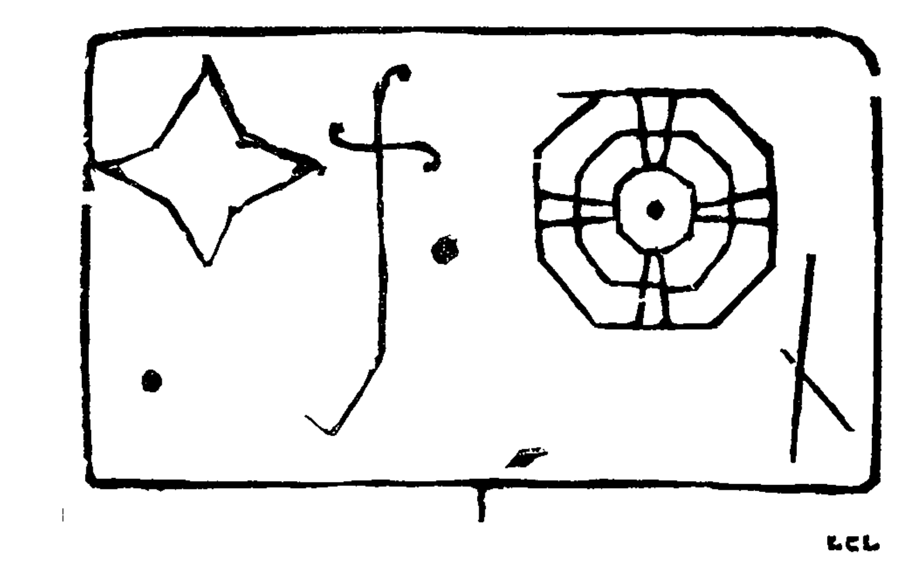


Fig. III — La Triple-Enceinte, graffite de l'abbaye de Seuilly (Indre-et-Loire), XIV[e]-XV[e] s.

C'est bien l'apposition du thème chrétien sur le motif antique. Le point qui en occupe le centre, et que l'on trouve parfois remplacé par un petit carré ou par une minuscule croisette, hiéroglyphes de l'autel, c'est l'idéogramme du Siège de la Présence et de la Paix divines. Ici, les traditions d'Occident concordent avec celles de l'Orient ; le Christianisme a joint à cette symbolique une idée plus spéciale d'amour et de miséricorde : la liturgie catholique latine ne fait-elle pas officiellement sienne cette parole de la Bible : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui*, « Nous avons senti, ô Dieu, ta miséricorde au centre de ton temple[1] ».

Et cette théorie, qui est aussi celle de la *Shekinah*, de la « Présence réelle de Dieu », dans la mystique hébraïque, est singulièrement parente de ce que certaines confréries hermético-mystiques du Moyen-Âge ont appelé le « *Grand Refuge* », qu'enveloppe l'imperturbable Paix divine, et le « *Royaume de Bénédiction* », au centre duquel trône le Dieu de Vie, Celui que, deux siècles avant notre ère, le Livre d'Hénoch a nommé : « l'Eternellement Béni[2] ».

Il se peut aussi que la même idée de la « Présence ineffable » soit mystérieusement enclose, au centre des trois carrés dont s'orne une pierre de l'ancienne église mérovingienne ou carolingienne d'Ardin (Deux-Sèvres), aujourd'hui démolie (*Fig*. IV).

---

[1] *Bréviaire romain - Office de la fête de la Purification de la Vierge* (Introït de la Messe).
[2] Voir *Le Livre d'Hénoch*, trad. Fr. Martin, en plusieurs passages.

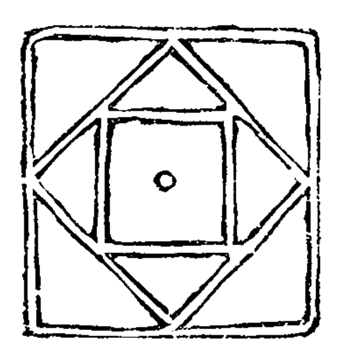


Fig. IV — Décoration d'une des pierres de l'ancienne église d'Ardin (Deux-Sèvres), collection Gabriel de Fontaines, à Saint-André-sur-Sèvres.

Voilà donc tout au moins l'un des sens que la pensée chrétienne a donné à l'antique emblème des Trois-Enceintes. En lui faisant manifester ainsi la portée effective de la Rédemption sur le monde terrestre et sur le monde firmamental, mais non sur le monde divin, le Moyen-Âge en faisait, par là, application au *Macrocosme*, où « monde universel » des anciens.

Peut-être, et cela me paraît assez vraisemblable, l'a-t-il appliqué aussi, selon sa méthode coutumière d'analogie, au *Microcosme* humain, au « petit monde » individuel, que ses hermétistes et ses philosophes appelaient « le monde rabrégé[1] » ?

Ce n'est là qu'une hypothèse, ou, si l'on veut, une déduction, qui peut expliquer une autre variante médiévale de la Triple-Enceinte, laquelle est, peut-être bien, plus qu'une simple dégénérescence du type ancien, et dans laquelle la croix traverse les trois carrés de l'emblème. Elle est tracée, par exemple, dans un ensemble de graffites, sur une des pierres prélevées au revêtement intérieur de la base de l'ancien donjon rond de Loudun, construit en 1206 par Philippe-Auguste, et démoli par Richelieu (*Fig.* V). Ces graffites sont du XIVe siècle.

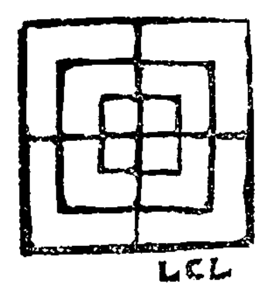


Fig. V — Les Trois-Enceintes, sur une pierre de l'ancien donjon rond de Loudun (Vienne). Collection lapidaire Moreau de la Ronde.

[1] Cf. *Les Œuvres de M. Jean Belot, curé de Mil-Monts, Professeur aux Choses Divines et Célestes*, éd. de 1654, p. 299.

Dans le *microcosme* humain, les méditatifs du Moyen-Âge ont discerné trois parties bien distinctes :

1° *L'élément charnel*, gouverné par l'un des quatre tempéraments : le "Cholérique", le Sanguin, le Flegmatique et le Mélancolique, et qui procure *la force corporelle*.

2° *L'élément intellectuel*, gouverné par l'Intelligence, dirigée elle-même par la Foi, et qui procure *la Connaissance*.

3° *L'élément moral* des choses de l'âme, gouverné par la Conscience servie par la Volonté, et qui, bien ou mal dirigé, détermine l'état éternellement heureux ou maudit.

Le comprenant ainsi, les penseurs chrétiens d'autrefois ont pu fort bien, ce me semble, assimiler, selon leur méthode habituelle, le microcosme individuel au macrocosme universel, et le symboliser, comme le second, par trois carrés ou trois cercles, figurant chacun l'un des éléments humains. La domination de la croix figurative du Christ sur eux trois se justifie très bien.

Sur le terrain de la pensée chrétienne, je ne vois guère d'autre explication possible à donner, au sujet de cette variante de la Triple-Enceinte ; mais, je le répète, ce n'est là qu'une déduction hypothétique — vraisemblable, je crois — de ce que j'ai dit plus haut, relativement au type traditionnel de l'emblème de la Triple-Enceinte, pris par la mystique chrétienne comme idéogramme de la portée rédemptrice de la mort du Christ.

Article II.



L'Iconographie emblématique chrétienne

Afin de permettre à nos lecteurs de confronter diverses opinions — comme nous l'avons fait l'an dernier pour le machinisme, — nous avons demandé à M. Charbonneau-Lassay, l'aimable directeur de la revue Le rayonnement intellectuel *(de J.-C.) dont nous avons souvent parlé ici à propos de ses études d'emblématique chrétienne, de nous donner quelques précisions sur ses travaux.*

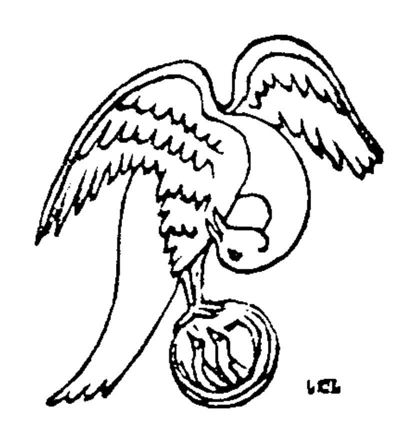
Comme on va pouvoir le constater, il s'agit d'une œuvre d'immense envergure, dont nous serons heureux de signaler la publication. On lira d'autre part, les déductions tirées par l'auteur de ce rapprochement des images d'animaux, de végétaux, voire même de minéraux, de la figure du Christ.

Nous n'abordons point dans ce numéro le symbolisme des végétaux, ni celui des minéraux, signalons cependant ce fait étrange que, bien avant la naissance de J.-C., i1 existait en grec le mot crustallos*, dont nous avons fait cristal et que le nom de l'or était* chrusos*, qui rappellent l'un et l'autre le nom du Christ ; tandis que le palmier s'appelait* phoinix*, dont nous avons fait phénix, mot que l'on retrouve en alchimie. Partout et toujours en effet, on constate en dernière analyse une étroite association du christianisme et de l'hermétisme, dont l'alchimie fut l'une des branches.*

Voici la lettre de M. Charbonneau-Lassay :

Cher Monsieur,

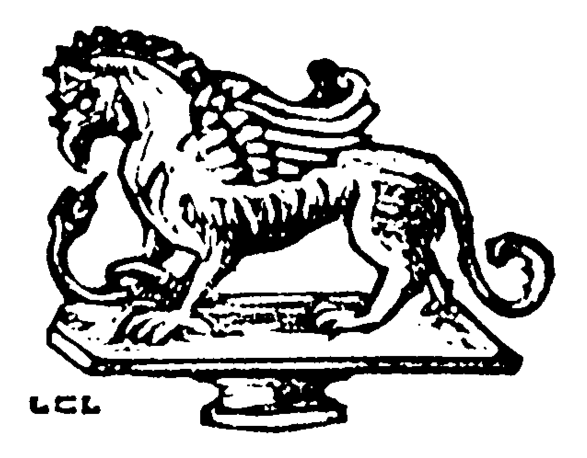
« Vous me faites l'honneur de me poser, au sujet du travail d'archéologie que je poursuis sur l'iconographie emblématique de Jésus-Christ, de multiples questions. Pour vous répondre convenablement, il faudrait deux choses qui m'échappent un peu trop en ce moment, du temps et de la place : car la part consacrée à la Personne du Sauveur dans le symbolisme des diverses nations chrétiennes est très considérable, beaucoup plus que ne pourraient le croire, à première réflexion, les théologiens, les historiens, les érudits et les archéologues chrétiens : c'est qu'il pénètre profondément tous les domaines où se sont exercés les activités des esprits humains les plus divers.



Le Pélican, dessin du XIIIe siècle.

Ce symbolisme christique a été imposé à la religion chrétienne dès ses premières années par la nécessité d'échapper à ses persécuteurs en voilant sa doctrine, en dissimulant la personnalité divine de son fondateur, et l'identité de ses membres sous des emblèmes dogmatiques et des signes de reconnaissances connus des seuls initiés, lesquels étaient astreints à la plus entière discrétion. Ce fut ce qu'on appela « la discipline du secret », précisée dans plusieurs écrits de ce temps, notamment dans le *Traité de la hiérarchie* attribué à saint Denis l'Aréopagite.

Les sources d'où sont venus, d'abord, et celles par quoi se sont augmentées, dans la suite des siècles, les figures, les emblèmes, les signes consacrés à représenter idéalement le Christ, ses perfections divines, sa puissance, son action, ses titres, son existence éternelle, sont infiniment variées. Tout d'abord, l'Église garda, en les appliquant à son fondateur, tous les symboles qui, dans les religions plus anciennes qu'elle, pouvaient se prêter à cette adaptation, tels, par exemple, ceux qui, chez les Grecs et les Égyptiens, figuraient le Logos, le « Verbe créateur ».



Griffon combattant le serpent, bronze grec.

Les Livres sacrés des hébreux fournirent aussi leur apport et, de même, ceux du « Nouveau Testament ». Plus grand encore fut celui des premiers naturalistes grecs et

latins, Aristote, Pline, Dioscorides, qui recueillirent les qualités, les propriétés illusoires que les Anciens attribuaient aux animaux, aux plantes, aux minéraux, aux phénomènes atmosphériques et astronomiques, et les invraisemblables fables dont ils les gratifièrent ; de là sortirent le Physiologus, les Bestiaires, les Volucraires, les Lapidaires du Moyen-Âge.

À cette dernière époque, des sens variés furent encore attachés aux vieux symboles et de nouveaux furent créés par les écoles mystiques des divers pays chrétiens, par des groupements souvent très fermés, mais parfaitement orthodoxes, et, par contre, par d'autres, aussi, qui ne l'étaient pas, par des confréries, des Fraternités du genre des *Fidèles d'Amour*, de la *Fede Santa* dont Dante faisait partie. Enfin, à toutes époques, le peuple simple de tous les pays chrétiens trouva, dans la chaleur de son amour pour le Christ rédempteur, des emblèmes tirés de son cadre naturel de vie, et leur fit rendre pour ainsi dire, visible, tangible, la présence spirituelle de ce grand Mort au cœur ouvert par un fer de lance, mais toujours vivant, qui tient dans la vie plus de place que tous les vivants. C'est sur toutes ces sources qu'il se faut pencher longuement, très longuement, pour connaître un peu le symbolisme réservé spécialement à Jésus-Christ, poussée merveilleuse de reconnaissance, d'amour et d'espérance, telle que jamais sur terre aucun autre être n'en fit monter vers lui.



Lampe romaine.

La part du totémisme dans la formation de l'emblématique de la Religion chrétienne, tard venue sur terre, ne saurait être qu'un lointain reflet de conceptions primitives dont quelques savants ont exagéré parfois, semble-t-il, le nombre et la portée, mais il reste possible que, dès les temps les plus reculés, des particularités aient été attachées à certains animaux devenus plus tard des symboles du Christ, en raison même de ces illusions qui permettaient d'heureuses allégories. Dans le folklore populaire d'Europe et d'Asie, des croyances, des concepts, des traditions qui paraissaient n'être que ridicules, parce qu'altérées et déformées sur le chemin

des millénaires, vont se rattacher, par de menues racines, à l'enfance même de notre race.

Quelle importance je pense donner, dans mon travail, aux animaux qui sont entrés, au cours des siècles, dans la couronne emblématique du Sauveur ?... Le tiers environ de l'ensemble, c'est-à-dire un fort premier volume sur trois, qui sont en projet, avec la reproduction de sept ou huit cents documents iconographiques, Cette partie documentaire s'impose parce que, souvent, le même animal représente soit le Christ, soit le Chrétien, soit Satan, selon son mode de figuration, le milieu où il se trouve employé, ou la date de son exécution.



Le bœuf au pied de la croix, d'après un blason français.

Certains animaux sont, en tant qu'images allégoriques du Christ, opposés parfois à d'autres, d'espèces différentes, qui sont pour eux des antithèses et représentent l'Esprit du Mal ; par exemple l'Agneau a pour antithèse le Sanglier, le Hérisson s'oppose à la Brebis, le Rhinocéros à la Licorne, le Vampire au Pélican, le Moineau à la Colombe, le Vautour à l'Aigle, etc. Et souvent ces oppositions existaient déjà dans le symbolisme préchrétien, c'est pourquoi l'étude archéologique des symboles s'impose à celui qui veut les bien comprendre.

Ce premier volume, *le Bestiaire du Christ*, portera sur trente-trois quadrupèdes, vingt-neuf oiseaux, douze animaux aquatiques, cinq reptiles et onze insectes, plus, sur seize animaux sataniques, antithèses des autres ; soit quatre-vingt-cinq chapitres environ. Soixante-dix sont composés dont beaucoup ont été publiés en abrégé soit dans l'ancienne revue *Regnabit*, soit dans *Le Rayonnement Intellectuel*. J'espère mettre ce volume sous presse vers la fin de la présente année.

Le reste de l'ouvrage comprendra, si Dieu me prête vie, d'abord le rôle emblématique et christique des Végétaux, des Animaux, des phénomènes du Ciel et de l'Atmosphère, et les emblèmes d'ordre géométrique : il comportera cinquante-deux chapitres au moins.

Le III[e] volume, en soixante chapitres, traitera des objets emblématiques, des signes graphiques, des symboles d'ordre liturgique, de l'iconographie des personnages mythologiques païens ou bibliques qui ont été regardés comme des figures du Christ, enfin du symbole suprême de son Cœur ouvert et rayonnant. C'est donc un ensemble de plus de trois cents chapitres à écrire et de quinze-cents à deux mille gravures à tailler dans le bois[1]. Je puis assurer que si, au début de mes recherches, j'avais pu prévoir le développement que comporte, qu'impose impérativement un tel sujet, je n'aurais jamais eu la présomptueuse pensée de l'entreprendre.

Voici donc, très simplement, comment je prévois l'ouvrage dont vous désirez me voir exposer les grandes lignes ; je sais que ce désir répond à de hautes et nobles pensées et je vous remercie d'avoir bien voulu m'y associer. »



L. Charbonneau-Lassay.



Le phénix (oiseau) sur le phénix (palmier), catacombes de Rome.

[1] Toutes ces gravures sont l'œuvre de M. Charbonneau-Lassay lui-même.

Article III.

LES GRAFFITES SYMBOLIQUES DE L'ANCIEN MONASTÈRE DES CARMES À LOUDUN

En 1925, M. l'abbé Dupuis, curé de la paroisse du Martray, à Loudun (Vienne), me surprit à relever, par frottis au tampon, sur la muraille d'une chapelle de son église, des signes, gravés fort anciennement au couteau. « Puisque ces dessins vous intéressent, me dit l'excellent prêtre, venez dans l'escalier des voûtes ; il y en a d'autres ». Je le suivis et fis ample moisson de singuliers documents.

L'actuelle église paroissiale du Martray était, avant la Révolution, chapelle conventuelle d'un monastère de moines Carmes, fondé, en 1334, par Amaury, baron de Bauçay en Loudunois et seigneur d'une partie de la ville de Loudun. Les graffites dont nous allons chercher la signification se trouvent tous dans une chapelle latérale, d'une grande beauté architecturale, ajoutée, vers 1450, à celle de 1334 ; elle fut l'hommage à la Vierge Marie du Cardinal Pierre de Foix, évêque de Vannes, autorisé à ce faire par René, duc d'Anjou, roi de Sicile et seigneur de Loudun. Les graffites qui vont nous occuper sont l'œuvre d'un moine de la fin du XVe siècle ou des toutes premières années du XVIe, d'une science étonnante en symbolisme christique et presque hermétique, plus étonnante encore quand on se reporte à son époque, à son milieu, aux ouvrages de piété, généralement oléagineux et naïfs, publiés dans l'Ouest par les Carmes, de la Renaissance au XVIIIe siècle.

Plusieurs frères Carmes loudunois ont écrit leur nom sur l'escalier aux graffites, pendant la période que je viens d'indiquer, en cursive gothique décadente : *f. Nicolae Gillet carme* — f. *P. Guillaume* (?) *le Roy* — *f. Olivier Bescher* — *f. Guyot* — *f. Regaille* (qui a tracé son profil dans son paraphe) ; au XVIIe siècle et au XVIIIe : FR. RAP — *frère Raselane* — F. DV FOSSE... Parmi ces religieux, frère Guyot, en faisant entrer dans son nom même la rose héraldique chargée du swastika, s'est désigné comme l'auteur des graffites que nous allons examiner.

Ces signes peu connus peuvent être classés en quatre catégories, dont deux sont formées de symboles orientaux qui sont entrés dans l'emblématique symbolique du Christ Jésus, pour le proclamer comme étant l'Auteur et la Source de toute vie dans le monde, puis comme le Principe et la Fin de tout être vivant et de toute loi universelle.

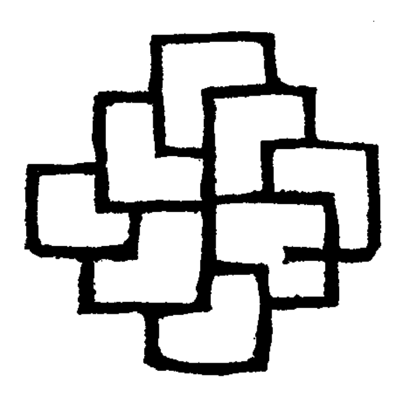
I. — LES SIGNES DÉRIVÉS DU SWASTIKA

Nous relevons d'abord le swastika simple, très improprement désigné, à l'heure actuelle, sous le nom de « croix gammée ». Ici, cet emblème est chargé de la lettre X, initiale du mot grec ΧΡΙΣΤΟΣ, « Christ » (*Fig. I*).



Fig. I

Nous trouvons ensuite une combinaison de lignes brisées à angle droit, dont le swastika est l'ossature principale, et dont l'ensemble veut assurément figurer une croix grecque (*Fig. II A*).



A

Fig. II A

Enfin, une autre combinaison, aux lignes courbes, tracées autour d'un swastika central, exprime la volonté d'obtenir une figure apparentée à la Rose du blason médiéval, telle que l'ont dessinée, depuis lors, tous les héraldistes (*Fig. III*). Et cela

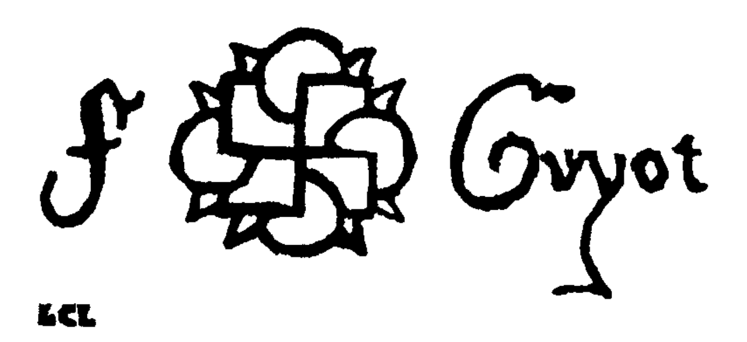


Fig. III

est d'autant moins douteux que, dans l'intérieur de la chapelle, une croix pattée (au lieu du swastika) se montre au cœur d'une autre rose, faite plus simplement de demi-cercles entrelacés (*Fig. II B*). C'est la première de ces deux figures qui nous dénonce l'auteur des graffites, en compénétrant son nom.

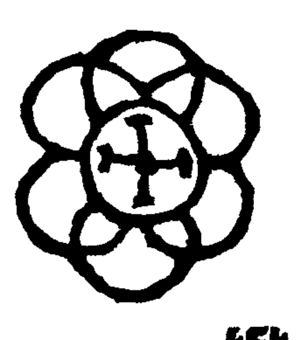


Fig. II B

Déjà, au VI[e] siècle, un orfèvre avait ciselé le swastika, au centre des quatre pétales d'une combinaison épousant la forme d'une fleur rosacée[1] ; et nous connaissons d'autres exemples de l'association de ces deux emblèmes.

Que signifie donc, en hermétique chrétienne, cette conjugaison de la rose et du swastika oriental, ou de la croix ?

Le swastika et la rose sont deux très antiques emblèmes du point de départ et de l'entrée de la vie des hommes et des animaux dans le monde ; l'un et l'autre se rapportent donc ici au mystère de la génération. Je tiens du docte asiatique Saï-Taki-Movi des précisions réalistes et nettes sur le caractère que le swastika, si diversement interprété, a toujours eu et gardé en certains cénacles très réservés de la Mongolie et des régions voisines. Elles s'accordent avec ce que je viens de dire.

La statuette féminine, probablement syrienne ou mésopotamienne, trouvée par Schliemann dans les fouilles d'Hissarlik, et dont le pelvis triangulaire porte le swastika, exprime la même idée[2].

De son côté, l'Église primitive rapprocha emblématiquement le swastika du Christ, qu'elle présente comme l'Auteur de toute vie chez les êtres et comme Principe de l'activité des esprits et des mondes célestes. Aussi voit-on parfois cette figure sur les vêtements de Jésus, dans le décor des catacombes[3], car il est Auteur et Seigneur de toute vie.

D'autre part, la Rose (voir celle des monnaies grecques de Rhodes) fut, aux temps antiques, l'image de la féminité. Et l'emblématique des temps chrétiens a reçu cette fleur avec cette signification, qu'elle garde encore dans certaines campagnes de France. Dans la symbolique chrétienne, hermétique ou populaire, si la Rose fut rattachée plus communément à l'effusion rédemptrice du Sang divin et à l'iconographie des blessures principales par où il coula sur le Calvaire[4], elle le

---

[1] Cf. M. Deloche, *Études sur les anneaux des premiers siècles du Moyen-Âge*.
[2] Voir Salomon Reinach, in *Rev. archéol.*, III[e] série, t. V, (1885), p. 57.
[3] Voir Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrétienne*, t. III, vol, I, col. 610.
[4] Cf. Ch. L., in *Regnabit*, t. V. n[o] 10 et passim.

fut aussi à l'iconographie du Christ, que l'Église invoque ainsi : *Jesu, auctor vitae, miserere nobis*[1].

II. — LE SERPENT D'AIRAIN

Dans l'iconographie chrétienne, cet emblème évoque tout à la fois le Serpent d'airain mosaïque et le Christ en croix ; et, par son origine biblique, c'est aussi de l'Orient qu'il nous est venu (*Fig. IV*). Tout son symbolisme est régi par le récit du quatrième livre du Pentateuque, *Les Nombres,* et par plusieurs passages de l'Évangile de saint Jean.

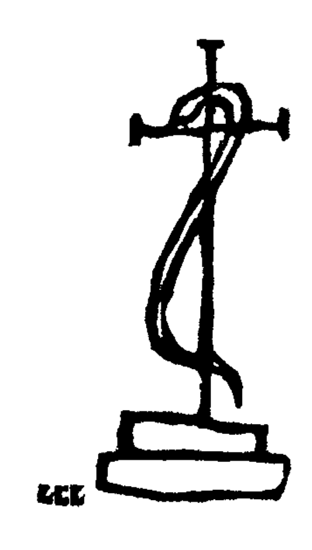


Fig. IV

Dans le désert qu'il traversait au cours de son exode, « le peuple des Hébreux était éprouvé par la morsure de serpents brûlants, et beaucoup en mouraient. Le peuple vint à Moïse et lui dit : « Prie le Seigneur pour qu'Il éloigne de nous les serpents ». Et Moïse pria pour le peuple ».

« Et le Seigneur lui dit : « Fais en airain l'image d'un serpent, et l'expose comme un signe ; quiconque sera blessé, et le regardera, vivra ».

« Et Moïse fit un serpent en airain, et l'exposa comme un signe, et lorsque ceux qui étaient blessés le regardaient, ils étaient guéris[2] ».

Le Serpent d'airain se présente donc essentiellement en guérisseur ; il est le mainteneur, le sauveur d'une vie condamnée à mort.

Ouvrons maintenant l'Évangile de saint Jean. Nous y lisons que Jésus, parlant à un docteur en Israël, lui dit : « Comme Moïse a élevé le Serpent dans le désert, de même faut-il que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en

---

[1] Brév. rom., *Lit. du Saint Nom de Jésus.*
[2] *Liv. des Nombres,* XXI, 6-9.

lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie pour l'éternité[1] ». Plus tard, complétant sa pensée, Jésus dit encore : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi[2] ». Or, il a dit aussi, parlant des livres sacrés des Hébreux : « Les Écritures rendent témoignage de moi ; et vous ne voulez pas venir à moi, pour avoir la vie[3] ».

Et cela rappelle ces paroles du *Livre de la Sagesse*, attribué au roi Salomon, dix siècles avant Jésus : « Celui qui regardait le Serpent d'airain n'était pas guéri par l'objet qu'il voyait, mais par Vous, le Sauveur des hommes[4] ».

Or, pour le chrétien, le Christ mort en croix est, à l'endroit des âmes, ce que le Serpent d'airain fut, au physique, pour les Hébreux : le Guérisseur, le Restaurateur, le Mainteneur, le Sauveur de la vie[5].

III. — LES VARIANTES DE L'A V M ORIENTAL

Quatre des graffites de frère Guyot relèvent du mot sacré des Orientaux, la syllabe mystérieuse et divine OM, que le Proche-Orient, le premier, orthographia en lettres latines : A V M.

Ces lettres que l'on trouve, dans les arts, généralement entrelacées en monogramme, et que l'incompréhension des derniers siècles a fini par adopter comme une abréviation d'*Ave Maria*, n'y distinguant que les deux lettres A et M, ont été, durant presque tout le Moyen-Âge, acceptées comme l'équivalent du sigle *Alpha* et *Omega*, signifiant : « Commencement et Fin ». C'est que, si l'on prononce AVM à la manière romaine : *Aoum*, la bouche s'ouvre pour la première syllabe, puis aussitôt se ferme pour la seconde ; et l'on sait combien, dans l'Orient, tout ce qui a trait à la bouche, aux lèvres, au souffle respiratoire, au verbe humain, est considéré comme extrêmement important par la symbolique, par tout ce qui tient à la métaphysique.

Or, appliquant à Jésus-Christ un texte d'Isaïe[6], saint Jean, dans l'Apocalypse, s'exprime ainsi : « Je suis *l'Alpha* et *l'Omega*, le Principe et la Fin, dit le Seigneur[7]... » ; et ailleurs : « Celui qui était sur le trône me dit… : Je suis *l'Alpha* et *l'Omega*, le Commencement et la Fin[8] ».

Rapproché qu'il est, sur les murs de l'escalier conventuel de Loudun, du Swastika, de la Rose et du Serpent crucifié, c'est encore à la vie de l'être humain qu'il faut appliquer le sigle AVM; la vie, qui tient du Christ sa source en même temps que sa raison d'être, et qui trouve en lui son but final.

---

[1] Saint Jean, *Évangile*, III, 14, 15.
[2] *Ibid.*, XII, 32.
[3] *Ibid.*, V. 39, 40.
[4] *Liv. de la Sagesse*, XVI, 7.
[5] La chaire à prêcher de l'église Saint-Pierre-du-Marché, à Loudun, porte, sculptée sur son dosseret, une grande croix autour de laquelle s'enroule le Serpent, emblème du Christ crucifié.
[6] Isaïe, *Prophéties*, XLVIII, 12.
[7] Saint Jean, *Apocalypse*, I, 8.
[8] *Ibid.*, XXI, 5-6.

Dans l’ordre où je reproduis ici les variantes loudunoises de l’AVM, le premier et le troisième graffites ont la forme interprétée par erreur *Ave Maria* (*Fig. V*). Le second et le quatrième présentent aussi les trois lettres A, V, M conjuguées, mais plus séparées les unes des autres (*Fig. V*).

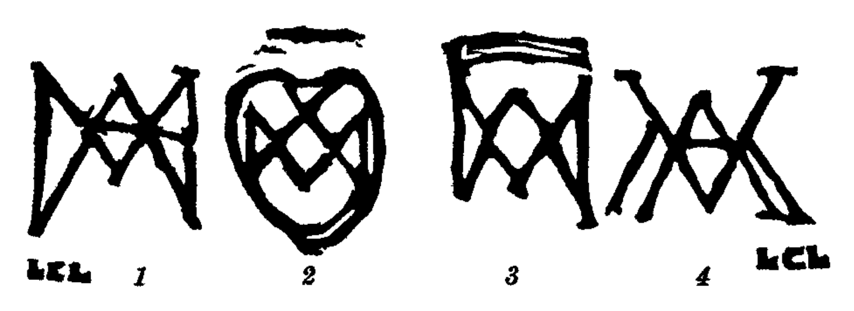


Fig. V

À la belle époque de la symbolique chrétienne, en France, le sigle AVM devint une amulette, un signe mystérieux. La figure ci-contre représente un exemplaire en bronze de ma collection, dont la date de fabrication doit être assez voisine de celle des graffites de Loudun. Par erreur certaine, il m’a été donné comme emblème compagnonnique ou maçonnique (*Fig. VI*).

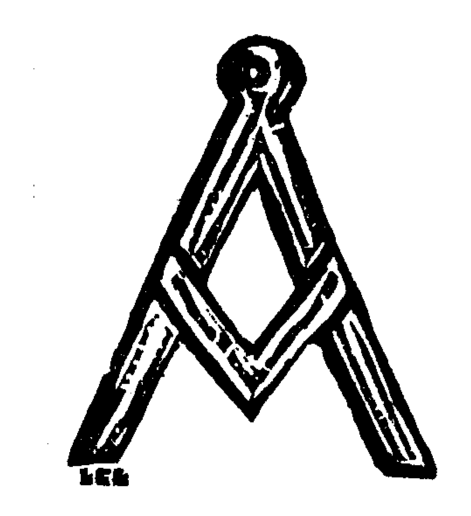


Fig. VI

IV. — LES GRAFFITES INCONNUS

Je groupe ici plusieurs signes qui demeurent incompréhensibles pour mon ignorance. Le premier, qui a l’apparence d’un monogramme, est à droite de la porte qui faisait jadis communiquer la chapelle avec le jardin du monastère, et les deux autres, sur les murs qui soutiennent la charpente, au-dessus des voûtes (*Fig. VII, a, b, c*).

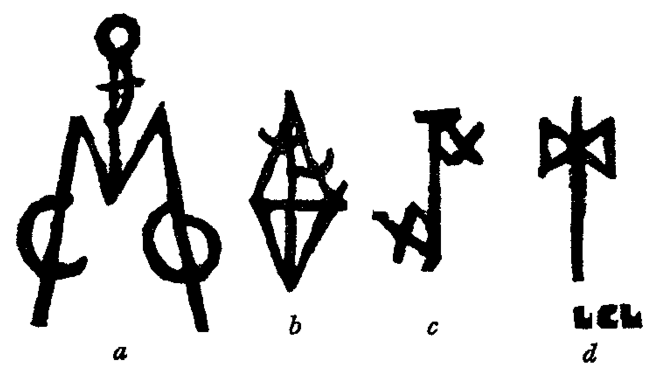


Fig. VII

Ce ne sont certainement pas des marques de tâcherons. Ils semblent, du reste, pouvoir être l’œuvre du frère Guyot, tandis que le graffite qui ressemble à la hache à deux tranchants, gravé dans l’escalier, paraît être d’une autre main (*Fig. VII, d*).

Je ne propose, pour ces signes qui m’échappent, aucune hypothèse, mais je serais reconnaissant à qui me fournirait une explication acceptable. La double hache, la *bipennis* des Anciens, n’est entrée dans la symbolique christique que bien indirectement, avec le symbolisme du silex et du feu. Mais ici, qu’est donc cette figure ? Hache d’armes, ou toute autre chose qu’une hache ?



En dernière analyse, parmi les graffites carmélitains du Martray, les seuls qui présentent un intérêt réel sont ceux des trois premiers groupes, signes très anciens, relatifs au principe d’éclosion, au maintien, à la fin de la vie humaine ; signes consacrés, dans la symbolique élaborée par le Christianisme, à la glorification du Christ Jésus, en tant que Créateur, Restaurateur, Mainteneur, et But final de la vie humaine.

Il nous reste l’étonnement et la satisfaction de voir un moine de la fin du XV[e] siècle interpréter encore de hautes conceptions christiques par d’antiques emblèmes, dont les sens précis, parfaitement connus de lui, — qui savait certainement bien d’autres choses — étaient déjà, à n’en pas douter, d’insolubles énigmes pour quasi tous les clercs.

Je n’ai pas trouvé le nom du moine Guyot dans les archives de la Ville de Loudun ; comme beaucoup de grandes âmes, pleines de science et de lumière, il reste un ignoré ; seuls, les murs de son cadre de prière nous gardent les témoignages de sa présence, de sa foi, de ses connaissances et de son espérance.

En son temps même, à trois lieues de lui, dans les champs de la Devinière, un jeune homme, qui devait devenir un franciscain, puis un curé célèbre, François Rabelais, promenait des pensées d’un autre ordre, semble-t-il, que celles de frère Guyot... Mais, avec des esprits de telle envergure, peut-on savoir ?…

Article IV.

LE TRIDENT

Ce fut une règle quasi absolue, dans la Symbolique ancienne, que, lorsqu'un idéogramme est fait de l'image d'un engin, d'une arme, d'un outil, d'un ustensile quelconque d'utilisation courante, il fût tout d'abord chargé de significations relevant directement de l'usage *premier* que l'homme fit de lui.

Or, aussi loin que nous puissions remonter dans la connaissance des œuvres humaines, nous trouvons, chez les Grecs primitifs, le Trident, *Triodous*, la fourche à trois dents munies de crocs, et la fourche plus large à trois ou quatre dents, *Triaina*, la *Fuscina* des Latins, employées par les pêcheurs pour harponner le poisson[1].

En plaçant ces engins ou ces armes de pêche, comme un sceptre, dans la main des divinités des eaux, les symbolistes de ces temps reculés ont donc voulu proclamer leur maîtrise, leur souveraineté absolue, sur le monde aquatique et tout ce qu'il renferme. À ce titre, Poséidon, chez les Grecs, et Neptune, chez les Latins, reçurent le Trident, comme dieux des Océans immenses. Et, par rapprochement d'idées, parce que, si la Mer est un abîme, l'Enfer en est un autre, Hadès, le roi des Enfers, reçut aussi, des symbolistes, le Trident, comme insigne de sa souveraineté.

De cette dernière attribution est venue, sans doute, aux inspirateurs des imagiers du Moyen-Âge, l'idée de mettre, dans la main crochue de Satan, la fourche ordinaire ou le Trident du dieu des antiques Enfers.

Certains auteurs prétendent que des Anciens ont vu, dans les trois pointes du Trident, la triple image du domaine terrestre, du domaine marin, et du domaine de l'espace sidéral.

D'autres, plus préoccupés de psychologie, ont cru à un idéogramme antique de l'âme humaine et de ses trois facultés : l'entendement, la mémoire, la volonté. On ne saurait assurément affirmer qu'aucun des Anciens n'y ait pensé, mais ceux qui le prétendent n'en savent rien du tout. N'en pourrait-on dire autant de tous les signes tripartites dont les éléments, non conjugués ensemble, se suivent dans une même direction ?

Enfin, certains ont classé le Trident parmi les symboles solaires, les dents figurant les rayons, et le nombre trois comportant une idée de multiplicité indéfinie ; les trois dents figurant aussi, par ailleurs, les trois principaux effets de l'irradiation solaire : lumière, chaleur, fécondité.

---

[1] Cf. Pline, *Hist. Nat.*, IX, 20 ; Cicéron, *De la Nature des Dieux*, I, 36.

Au demeurant, en ce qui concerne les pays d'Orient, le caractère solaire du Trident est certain : « Le *triçûla* bouddhique, dit Georges Clemenceau, symbole solaire encore, fut transformé, plus tard, *en trident*, symbole de l'idée trinitaire[1] » ; et nous avons lu avec grand intérêt, en cette revue, l'étude de M. Narahashi qui nous dit qu'au Japon le Trident est encore à la fois un signe solaire et trinitaire[2].

Au regard de nos contrées occidentales, il faut se souvenir qu'il est vraisemblable que, avant la création du mythe de Zeus, avant l'époque qui fit de Poséidon un dieu surtout marin, celui-ci ait eu, dans le panthéon de la Grèce très archaïque, le rang suprême de dieu du Ciel, et que le Trident ait été, dans sa main, autant l'emblème de l'éclair foudroyant que de l'empire des mers. Des traditions très anciennes, formées loin des Hellènes, ou venues d'une source commune à l'Orient et à la mythologie primitive de la Grèce, n'ont-elles pas maintenu, à certains symboles de la foudre, la forme d'un double fer de Trident, aux deux extrémités d'une très courte tige, pas plus longue que la seule douille ordinaire de la fourche ? C'est que la foudre frappe soudainement, comme, par le fer du trident, les poissons sont frappés ; c'est pourquoi, dans l'Orient, où tant de choses sont demeurées immuables dans leurs formes depuis leur premier matin, le foudre eut, aux temps passés, et conserve encore, sa forme de double fer du Trident.

En Assyrie, en Phénicie, l'éclair stylisé avait le même aspect ; et Grecs et Romains eux-mêmes l'ont représenté, parfois, par la même forme ou par des formes dérivées de celle-ci (Fig. I, II, III et IV).



Fig. I. – Le Foudre, sculpté sur une stèle babylonienne de la vallée du Tigre.

[1] G. Clemenceau, *Au soir de la pensée*, t. I, p. 313.
[2] *Le Trident au Japon*, in *Atlantis*, n° 69, (1937), p. 132 et suiv.



Fig. II. – Foudre, sur une monnaie grecque de Hiéronyme.
Cf. *Revue numismatique*, t. XVII, (1913), pl. IV, p. 152.



Fig. III. – L’Éclair, sur bractéole votive, dédiée à Sabazios, trouvée à Vichy.
Cf. Déchelette, *Mém. Antiq. de France*, 1911, p. 12.

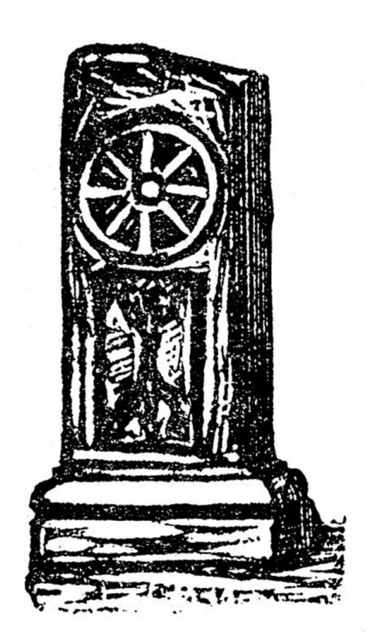


Fig. IV. – L’Éclair et la Roue solaire. Musée de la Maison Carrée de Nîmes. Autel antique.

Après avoir été, chez les Anciens, armes de pêche, Trident et *Fuscina* devinrent, pour eux, des armes de chasse et de guerre, utilisées alors comme épieux à pointes multiples. C'est à ce titre que les rétiaires s'en servirent contre les autres gladiateurs, dans les combats du cirque[1]. Mais ces derniers usages n'ont donné naissance à aucune manifestation symbolique.

Époque chrétienne

L'Emblème de la Croix. — Les archéologues chrétiens sont tous d'accord avec le Commandeur de Rossi pour voir dans « le trident élevé, isolé en manière de symbole… la croix dissimulée[2] ». Cette signification s'impose, en effet, quand, par exemple, le Trident termine le haut du mât de la barque qui figure symboliquement l'Église, tel qu'on le voit sur un document romain publié par M. de Rossi[3], ou bien encore sur une épitaphe des premiers siècles, donnée par Dom Leclercq[4], et sur une gemme reproduite ci-contre (Fig. V).



Fig. V. – Gemme chrétienne primitive. Cornaline gravée. À feu M. le chanoine Davin, de Versailles.

Le symbole de la Trinité divine. — Si le Trident eut, en Occident, et notamment en Gaule, une signification trinitaire, ce dut être, plus qu'en aucune autre région, dans l'ancien diocèse gallo-romain et gallo-franc de Poitiers. On connaît les grandes luttes théologiques qui animèrent toute la Chrétienté, à la suite de la diffusion des théories d'Arius d'Alexandrie sur le dogme chrétien de la Trinité, exposées dans son ouvrage, *Thalia*. Arius mourut en 336. Soutenues par plusieurs souverains du Proche-Orient d'abord, les doctrines ariennes furent combattues surtout par deux pontifes illustres, saint Athanase, évêque d'Alexandrie d'Égypte, et saint Hilaire, évêque de Poitiers, qui écrivit alors son *Traité de la Trinité*, et mourut en 367. L'action d'Hilaire de Poitiers anéantit complètement, peut-on dire, l'influence arienne dans la Gaule. Elle y revint cependant, plus tard, avec l'invasion des Wisigoths, qui occupèrent tout le Sud-Ouest de la Gaule, jusqu'à la Loire. Ils n'arrivèrent toutefois en Poitou que vers 462[5]. Mais, en 507, Clovis, vainqueur à Vouillé, près Poitiers, d'Alaric et des armées wisigothes, détruisit complètement la domination religieuse et politique des Ariens, au nord des Pyrénées.

---

[1] Suétone, Cal. XXX ; Juvénal, II, 143, et VIII, 203 et suiv., etc.
[2] De Rossi, *Bulletin o di archeologia cristiana*, 1884-1885, p. 131, note 1.
[3] De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, pl. XLIX, 26.
[4] Dom. Leclercq, *Dict. arch. chrét.*, t. I, vol. II, col. 2011.
[5] Cf. P. Boissonnade, *Hist. du Poitou*, p. 26.

La victoire théologique de l'évêque St Hilaire, puis la victoire militaire du roi des Francs, près de Poitiers, sur les ennemis du dogme de la Trinité, firent inévitablement, en Poitou, une impression profonde. Or, il est un fait singulier ; c'est que, très fréquemment, à Poitiers et autour de cette ville, et exceptionnellement dans le Bas-Poitou maritime, dans le Nantais, la Touraine et l'Anjou, des cercueils de pierre, datant du Ve au VIIe siècle inclusivement, portent, profondément gravée au ciseau, à la place qui recouvre le front de l'inhumé, l'image d'un fer de trident.

M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, et de nombreux érudits poitevins, ont vu, dans ce Trident emblématique, une marque confessionnelle du dogme orthodoxe de la Trinité, professé par le défunt[1]. M. Richard, dans une étude très documentée, établit qu'il a relevé, sur des cercueils mérovingiens du Poitou, dix-sept représentations différentes du fer de trident (Fig. VI). Après le Père C. de la Croix, il a donné à ce signe tridenté le nom de *Triceros*[2]. À Rome, M. de Rossi refusa de reconnaître au Tricère la signification trinitaire, pour ne voir en lui que la Croix voilée. C'est assurément trop exclusif, car pourquoi, à Neuvy-Bouin, par exemple (Fig. VII), à Echiré (Deux-Sèvres) et ailleurs, aurait-on gravé, l'une près de l'autre, les images de la Croix et du Tricère ? Le sens trinitaire attribué au Tricère, en Poitou notamment, paraît bien être acceptable, encore que certaines complications de formes, à lui données, en deux ou trois cas seulement, du reste, soient assez déconcertantes, malgré l'explication qu'en donne M. Richard.

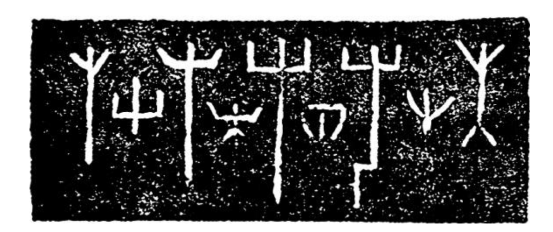


Fig. VI. – Principales formes du Triceros, sur des cercueils en pierre, du Poitou (V^e^-VIIe s.).



Fig. VII. – Le Tricère et la Croix sur un couvercle de cercueil en pierre.
Presbytère de Neuvy-Bouin (Deux-Sèvres), 1906.

[1] Cf. C. de la Croix, *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1885, p. 213 ; L. Girard, *Les fouilles d'Echiré*. D. S., Niort, Mercier, 1913 ; M. Grimaud, *Hist. du pays d'Eteuil*, Paris, 1909, etc.

[2] De Rossi, *op.* et *loc.cit.*

À noter aussi que, pour exprimer parfaitement l'*égalité* des Personnes divines que professe le dogme chrétien, les trois pointes du Trident symbolique, du *Triceros*, devraient être égales en largeur et en hauteur ; or, il arrive assez souvent que la pointe du milieu dépasse un peu les autres, qui, parfois, s'écartent obliquement d'elle (Fig. VIII). Il est possible et vraisemblable que ce soient là des licences d'ouvrier, d'autant que les cercueils qui portent ces tricères irréguliers sont souvent juxtaposés, en terre, avec ceux qui portent le tricère régulier.



Fig. VIII. – Tricère sur la tombe du martyr Griacète. Cf. chanoine Davin, *Les Antiquités chrétiennes rapportées à la Capella Greca du cimetière apostolique de Priscille*, p. 286, pl. XI, fig. 12 bis.

Le symbole de la Lumière. — À la suite de M. de Rossi, M. Edmond Le Blant refusa, lui aussi, de reconnaître, au Trident funéraire des tombes étudiées en Poitou, le caractère d'emblème trinitaire. Il insinua que, peut-être, avait-on voulu représenter ainsi une croix, portant deux cierges fixés sur sa traverse horizontale.

Dom H. Leclercq, reproduisant un couvercle de cercueil poitevin marqué du Triceros, rappelle cette attribution de Le Blant ; le signe qui en est l'objet pourrait donc, dit-il, « servir d'illustration à un trait du rituel de la bénédiction du cimetière, où des cierges sont allumés sur les bras de la croix[1] ». Nous lisons, en effet, dans saint Grégoire de Tours, que, durant le transport du corps de saint Remi dans la ville de Reims, des cierges brûlaient sur les croix[2], et Dom Ménard prétend que cet usage remonte à saint Jean-Chrysostome, d'après les historiens Socrate et Sozomène[3].

L'iconographe qui examine cette interprétation de Le Blant et la figure qui en est l'objet reste cependant inquiet à ce sujet : si les deux pointes extrêmes du Trident funéraire sont l'image de flambeaux de cire fixés sur la branche horizontale de la croix, pourquoi ceux-ci ne sont-ils *jamais* posés sur les milieux des deux côtés de la traverse, et pourquoi sont-ils *toujours* faits du redressement vertical des extrémités de cette dernière ?

Et puis, même en Poitou, le Tricère n'a pas eu que la seule utilisation funéraire. Je l'ai rencontré, huit fois répété, sur une sorte de rouelle en pierre blanche, placée dans un tombeau mérovingien de Mouterre-Silly (Vienne), rouelle qui fut suspendue longtemps, par un lien, avant d'être placée dans la tombe (Fig. IX) ; un

1 H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.*, t. III, vol. II, col. 1619.
2 Grégoire de Tours, *De Gloria Confessorum*, LX XIX, éd. Migne, col. 880.
3 Dom Ménard, *Note sur le Sacramentaire de saint Grégoire*, p. 102.

fond de vase usuel, du même temps, provenant du château de Loudun[1], et un autre, d'Aillé, portent aussi le Tricère[2] (Fig. X). On le trouve encore sur d'autres objets, où l'image emblématique d'une croix portant des cierges ne se justifie point.

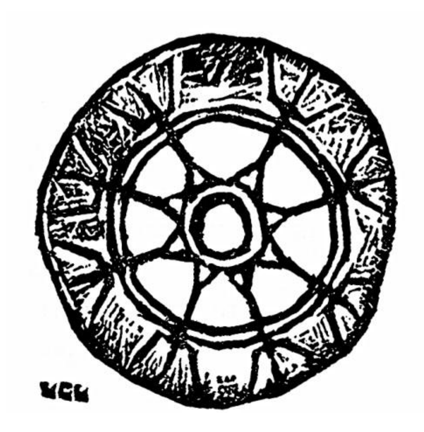


Fig. IX. – Rouelle en calcaire, de Mouterre-Silly, VIe s. – Fouilles de l'auteur (1912). – Musée des Grandes Écoles, Poitiers. – Demi-grandeur.



Fig. X. – Signe gravé sur fond de vase mérovingien, trouvé à Aillé, comm. de Saint-Georges-les-Baillergeaux (Vienne). – D'après A. Richard. – Demi-grandeur.

Si, ce qui reste à démontrer d'une façon plus plausible, le Tricère représenta parfois, sur les cercueils, la croix cimétériale ou processionnelle illuminée, il doit être alors rapproché de ces disques solaires que l'on plaçait, à la même époque, près des cadavres, dans quelques sépultures chrétiennes de nos provinces de l'Ouest[3].

Le Christ pêcheur et le Trident. — Je termine par où, peut-être, j'aurais dû commencer.

La loi générale, qui se dégage de l'étude de la Symbolique primitive du Christianisme, établit que, d'ordinaire, quand un symbole préchrétien bien défini fut adopté par la pensée chrétienne des premiers siècles, pour être consacré par elle au Sauveur, ce symbole transposa, au bénéfice de Celui-ci, c'est-à-dire en les lui attribuant, toutes les significations heureuses dont il était précédemment l'idéogramme respecté.

---

[1] Fouilles Moreau de la Ronde.
[2] Cf. A. Richard, *op. cit.*
[3] L. Charbonneau-Lassay, *Lampes bas-poitevines anciennes*, in *Revue du Bas-Poitou*, 1920, liv. IV.

Or, nous l'avons vu, le Trident fut d'abord un instrument, une arme de pêche, et les dieux des panthéons antiques qui le reçurent en attribut sont des dieux pêcheurs, maîtres des eaux et des poissons dont elles sont l'habitat. L'art décoratif des catacombes, aux quatre premiers siècles de notre ère, nous montre partout le Christ Jésus comme un pêcheur, qui pêche lui-même ou par ceux qui sont à ses ordres. N'avait-il pas dit à ses deux premiers apôtres, Simon-Pierre et André : « Venez, suivez-moi, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes[1] » ?

Dans l'ancienne Revue *Regnabit*, j'ai reproduit des gemmes et des verres gravés, des fresques, des peintures, des sculptures des premiers siècles chrétiens, qui montrent le Sauveur pêchant à la ligne ou faisant pêcher au filet, emportant lui-même le poisson pêché[2]. Dans un ouvrage qui va paraître, j'en reproduirai beaucoup d'autres, de même époque, ainsi que ceux qui le représentent, indiscutablement, sous les emblèmes inattendus du Filet, de la Nasse, de l'Hameçon. Saint Damase lui donne dix noms successifs, parmi lesquels celui de *Rete*, « le Filet »[3]. Ennodius[4] et Orientius[5] l'acclament sous le même nom.

Longtemps avant Sa naissance, Habacuc le prédisait ainsi : « Il les prend tous à l'hameçon — Il les tire avec son filet — les rassemble dans ses rets — et c'est pourquoi Il est dans la joie ; Il jubile. Il sacrifie à son filet — et Il offre de l'encens à ses rets[6] ».

Je ne connais aucun texte relatif au symbolisme christique de la Nasse, pourtant indiscutable, car les documents qui la représentent, notamment l'anneau sigillaire de saint Arnoul, ne laissent aucun doute à son sujet. Ils l'imposent au nombre des emblèmes du Christ pêcheur, comme les représentations du Filet l'imposeraient, même sans les textes qui le concernent.

N'en serait-il être de même du Trident ?

Je laisse à d'autres le soin de soutenir qu'on ne peut voir parfois, soit le symbole du Christ, soit l'attribut de son caractère de Dieu-pêcheur, de Pêcheur d'âmes, dans le Trident symbolique qui accompagne, sur les monuments, certains poissons. On sait que le Poisson représenta, dans l'art chrétien, et selon les particularités de son emploi, tantôt le Christ, tantôt le chrétien. Au II[e] siècle, Tertullien écrivait :

---

[1] Saint Marc, *Évangile*, I, 17.
[2] *Regnabit*, 1926, 1927.
[3] Saint Damase, *Carm.*, IV.
[4] Ennodius, *Carm.*, lib. I, 9.
[5] Orientius, d'ap. Dom Martène et Durant, *Thesaur. Anecdot.*, t. V, 40.
[6] Habacuc, *Prophéties*, I, 15 et 16. Trad. A. Crampon.

« Nous, petits poissons, selon notre grand Poisson, Jésus-Christ, nous naissons dans l'eau (baptismale) et nous ne pouvons être sauvés qu'en demeurant dans l'eau », c'est-à-dire dans la foi du baptême[1].

Un Trident de la crypte de Priscille, à Rome, IVe siècle (Fig. XI), celui d'une bague poitevine, datant approximativement de la même époque (Fig. XII), et celui de l'anneau d'Adhémar, évêque d'Angoulême (Fig. XIII), qui accompagnent le Dauphin-Christ, sont-ils des emblèmes de la Croix ou du Christ-pêcheur ? Si la question peut être posée relativement à ces images, il n'en est pas de même, semble-t-il, pour le Trident de l'épitaphe de Victorianus, au cimetière romain de Calixte (Fig. XIV), et pour celui de sainte Sophie de Constantinople (Fig. XV), reproduit dans *Atlantis*[2]. Quand, dans l'iconographie des premiers siècles chrétiens, deux poissons ou deux animaux encadrent un emblème, celui-ci représente toujours, directement, Jésus-Christ ; et les animaux qui l'accompagnent, agneaux, cerfs, poissons ou oiseaux, réduits d'ordinaire à deux, sont les représentations symboliques des chrétiens fidèles. Les deux Tridents susdits se présentent dans ces conditions ; et, de plus, ils sont figurés, détail fort important, leur fer en bas, comme dans leur position d'utilisation, pendant la pêche. On sait combien était grave, dans la Symbolique ancienne, le renversement des symboles, à tel point que, si ces Tridents renversés avaient représenté la Croix, ils auraient été regardés comme une véritable impiété, ce qu'on ne saurait admettre ici, et ce qui nous conduit à les considérer comme des emblèmes du Christ, Pêcheur d'âmes.



Fig. XI. – Graffite de la crypte romaine de Priscille.
Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.*, t. IV, vol. I, col. 291.



Fig. XII. – Anneau chrétien trouvé dans une tombe gallo-romaine de Saintes.
Cf. F. Parenteau, *Inventaire Archéol.*, pl. 28.

[1] Tertullien, *De Baptismo*, I.
[2] *Atlantis*, n° 69 (1937), p. 144, et passim.



Fig. XIII. – Anneau pastoral de l'évêque d'Angoulême, Adhémar, XIe s.
Le chaton est fait d'une pierre chrétienne des premiers siècles.

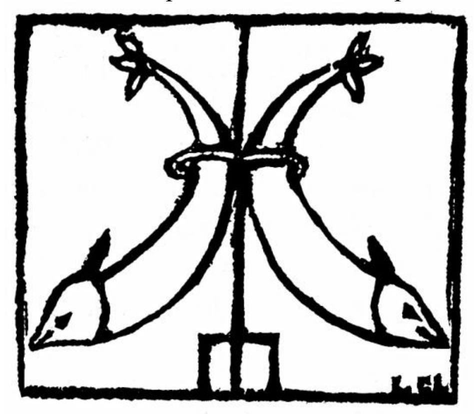


Fig. XIV. – Les Poissons pêchés et le Trident. Épitaphe de Victorianus, dans la Catacombe romaine de Calixte.



Fig. XV. – Les Poissons et le Trident. Basilique de Sainte-Sophie, à Constantinople.

Même interprétation se peut accepter, du reste, pour un autre Trident, d'une épitaphe de la Catacombe de Priscille, qui se présente entre deux poissons, bien qu'il porte son fer élevé tout droit (Fig. XVI).



Fig. XVI. – Disposition des Poissons et du Trident sur une épitaphe de la Catacombe romaine de Priscille.

En résumé, encore qu'il ait certainement reçu d'autres significations au cours des âges, le Trident de Poséidon et de Neptune, passé de leur iconographie dans celle du Christ Jésus, indiqua Sa domination sur le monde des âmes, comme, dans la Fable, il indiquait la leur sur les habitants des eaux ; avec cette différence que, dans Sa main, le Trident, comme le Filet et l'Hameçon, est, en même temps qu'un douloureux instrument d'attraction, un instrument d'Amour. La mystique chrétienne le répète inlassablement : l'épreuve, en cette vie, l'épreuve qui peut aller jusqu'à la mort du corps, est souvent, venant de la main de Dieu, un acte d'Amour infini.

Le chrétien avait cette conviction plus vivement encore qu'aujourd'hui, au temps des catacombes de Rome, quand le sang des Martyrs du Christ empourprait si souvent le sol de la Ville et de l'Empire.

ICONOGRAPHIE ANNEXE.

ARTICLE I

P. 3 : la pierre de Suèvres.



La pierre de Suèvres.

Source : A. de Mortillet, publiée par M. E.-C. Florance en 1909.
Reprise par Paul Le Cour dans la revue « *Atlantis* » en 1928.

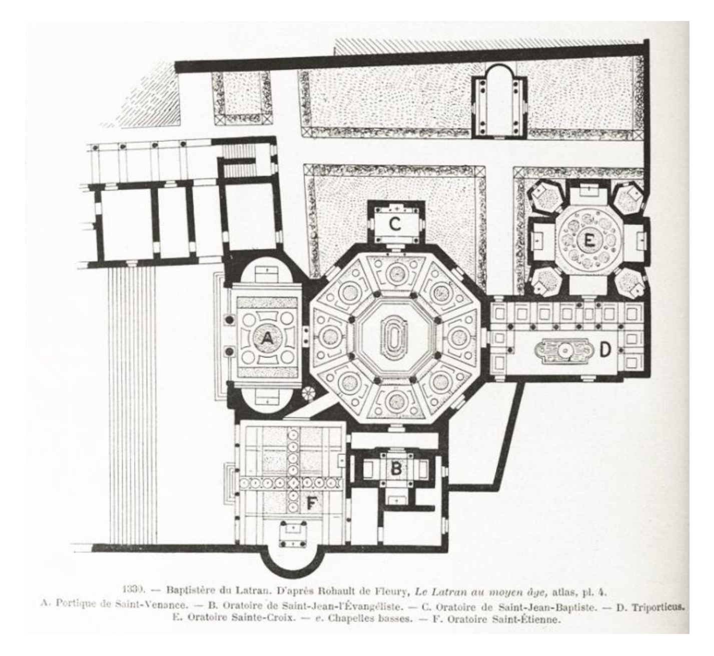
P. 4 et suiv. - Le tableau de Cébès *in* Otho Venius. 1678. BNF.



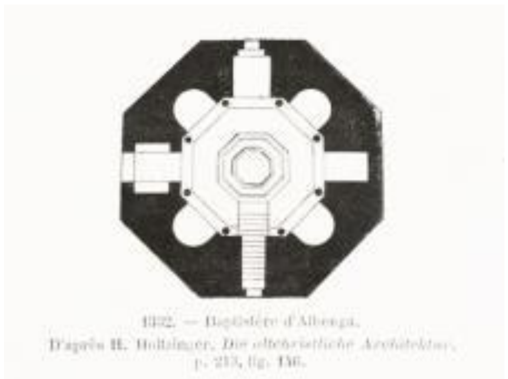
<u>P. 4 et suiv.</u> - Le tableau de Cébès *in* Gilles Carrozet. 1543. BNF.



P. 8, note 1 – A : plan des baptistères du Latran et d'Albenga. Henri Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie,* t. II, vol. 1, col. 419 et 422.



1330. — Baptistère du Latran. D'après Rohault de Fleury, *Le Latran au moyen âge,* atlas, pl. 4.
A. Portique de Saint-Venance. — B. Oratoire de Saint-Jean-l'Évangéliste. — C. Oratoire de Saint-Jean-Baptiste. — D. Triporticus. E. Oratoire Sainte-Croix. — *e.* Chapelles basses. — F. Oratoire Saint-Étienne.


1332. — Baptistère d'Albenga.
fig. 136.

P. 8, note 1 – B : Cuve baptismale de Timgad. Albert Ballu, *Les Ruines de Timgad*, p. 42-43.


CUVE BAPTISMALE DU MONASTÈRE DE L'OUEST

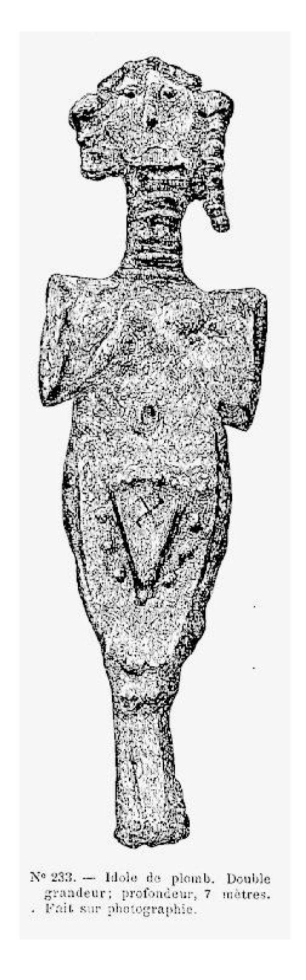
ARTICLE III

P. 19, note 1 : Maximin Deloche, *La bague en France à travers l'histoire*, planche III, vignette 29. Firmin-Didot, 1929.



3ème rang à gauche à partir du haut, vignette n° 29.

P. 19 : Henri Schliemann, *Ilios, ville et pays des Troyens : résultat des fouilles sur l’emplacement de Troie et des explorations faites en Troade de 1871 à 1882*, p. 406. Firmin-Didot, 1885.



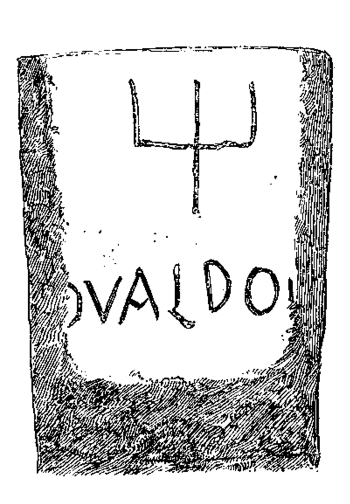
N° 233. — Idole de plomb. Double grandeur; profondeur, 7 mètres. Fait sur photographie.

ARTICLE IV

P. 28, note 4 : Henri Leclercq, *Dictionnaire d’archéologie chrétienne et de liturgie,* t. I, vol. II, col. 2011.



P. 30, note 1 : Henri Leclercq, *Dictionnaire d’archéologie chrétienne et de liturgie,* t. III, vol. II, col. 1619.



2937. — Inscription d'Antigny.
D'après Le Blant, *Nouv. rec. des inscr. chrét. de la Gaule,* p. 283, n. 267.

P. 33, fig. XI : Henri Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie,* t. IV, vol. I, col. 291.



3613. — Graffite.
D'après *Bullet. di arch. crist.*, 1888, p. 103, pl. VI-VII.